

## COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



BARNARD Alan, 2007, *Anthropology and the Bushman*. Oxford, New York, Berg, 180 p., bibliogr., index (Maxime Robert)

L'humanité est hantée par son passé. Dans sa volonté de découvrir ses origines sociales, volonté qui devient souvent obsession, l'homme n'hésite pas à élaborer des idées et représentations de son passé à partir de ce qu'il découvre dans le présent. Dans leurs vains espoirs de trouver une explication définitive, plusieurs ont vu dans la « découverte » des Bochimans (de l'anglais *Bushman* ou *Bushmen* au pluriel, qui signifie « homme de la brousse »), un peuple chasseur-cueilleur d'Afrique désormais sédentarisé, la réponse évidente. En se représentant les Bochimans comme ancêtres de l'humanité, la société contemporaine en est venue à considérer qu'elle est issue de leur mode de vie, mode de vie dont l'évolution stagnerait depuis des milliers d'années. Le développement de nos sciences sociales, notamment de l'anthropologie au cours des derniers siècles, serait venu transformer de manière effective la perception de ces peuples. Dans l'ouvrage *Anthropology and the Bushman*, l'auteur Alan Barnard s'intéresse précisément à cette relation entre la pensée anthropologique et le développement des représentations ethnographiques du peuple bochimane.

Dans un premier temps, Barnard procède à une description diachronique de l'évolution de l'anthropologie comme science depuis la « découverte » du peuple bochimane par les Occidentaux – plus précisément par les Européens. Cette découverte est à mettre en lien avec la croissance du nombre de récits de voyages en Afrique. Ces histoires viennent à leur tour inspirer une littérature plus accessible à l'Occident. Frappée dans son imaginaire, la culture européenne venait en effet de faire son premier pas vers l'anthropologie. Si ses débuts de cette dernière sont attribuables à la curiosité, l'engouement suscité par les voyages en Afrique donne rapidement lieu à la rédaction d'une multitude d'ethnographies (beaucoup plus descriptives qu'interprétatives) et, éventuellement, de travaux en anthropologie plus contemporains.

Barnard centre par la suite principalement son intérêt sur les contributions des divers auteurs ayant marqué chaque courant (tels que Dorothea Bleek, Malinowski, Radcliff-Brown, Marshal Sahlins, la famille Marshall, tous les auteurs issus de la tradition japonaise, etc.). Plus particulièrement, il s'attarde aux différents débats théoriques qui ont eu lieu au sein de cette branche des sciences sociales. Il confronte ainsi traditionalistes et révisionnistes dans leurs visions respectives des Bochimans. Il s'en prend particulièrement aux tenants traditionalistes de l'anthropologie qui postulent une continuité culturelle chez ce peuple. Pour eux, le développement des sociétés bochimanes n'aurait en effet pas subi de rupture depuis plus de 30 000 ans. Barnard remet en question cet argument, qui se retrouve au cœur du *Kalamari Debate*, afin de montrer le caractère éminemment moderne des Bochimans. En déconstruisant le mythe selon lequel contacts culturels égale impureté culturelle, il critique l'idée que les échanges culturels sont *a priori* négatifs. Au contraire ces derniers s'avèrent plutôt inclusifs, et positifs pour la construction sociétale : « L'Angleterre n'a pas disparu avec la conquête normande, pas plus que la façon de vivre des Bochimans du Kalahari avec l'arrivée des pasteurs de l'âge de fer ou même des fermiers afrikaners » (p. 109, notre traduction). Le concept de pureté perd de sa

pertinence dès lors que les échanges doivent être intégrés à sa définition puisqu'ils contraignent alors à une révision complète de l'objet désigné.

Le thème central de l'ouvrage gravite en fait autour du débat sur cette question de la « pureté » de la société bochimane. Le terme Bochiman englobant un ensemble de peuples dont les cultures et les sociétés divergent matériellement, il est d'autant plus impossible, selon l'auteur, de se faire une idée claire de ce qu'est un Bochiman, une multitude de termes pouvant au demeurant le désigner (chasseur-cueilleur, San, Khoisan, etc.). C'est une image qui existe dans la constante transformation de ses représentations, dans son dynamisme temporel. Il ne peut y avoir de réponse définitive ; on ne peut que se limiter à décrire la vie sociale de manière à la faire correspondre le plus fidèlement possible aux représentations que les Bochimans peuvent avoir d'eux-mêmes. En fin de compte, toutes les transformations dans le discours de l'anthropologie viennent souligner un élément important : de par l'intensification des relations extra-sociétales des Bochimans, ces derniers font face à une situation d'acculturation. Le changement social s'y produit tout autant qu'ailleurs dans le monde. Le concept du Bochiman s'avère donc processuel et son émergence chemine de concert avec celui de l'anthropologie.

*Anthropology and the Bushman* n'a pas la prétention de rendre compte de l'ensemble de l'historiographie des Bochimans. Il a plutôt comme objectif de souligner l'impact de la relation entre ceux-ci et l'anthropologie des représentations. Il montre comment la tendance à la surgénéralisation des anthropologues vient créer un biais effectif dans l'autoreprésentation de cette culture, biais qui aurait eu un impact sur le développement des Bochimans et leurs interactions avec les autres communautés du sud de l'Afrique. L'auteur fait une mise en garde contre le risque qu'implique l'intervention extérieure de l'anthropologue sur la société bochimane, soulignant l'importance de consciencieusement axer ses travaux dans une perspective historique plus favorable à l'élaboration d'une anthropologie et d'une historiographie *a priori* plus réflexives.

Si certains chapitres peuvent paraître déconcertants pour les lecteurs un peu moins familiers avec le sujet, qui est en soi vaste et complexe, l'auteur parvient à synthétiser ses idées et à nous guider au travers d'un riche dédale d'informations sur les Bochimans. En somme, il accomplit la tâche colossale de dire beaucoup en peu de mots sur un sujet immensément vaste.

*Maxime Robert*

*Département de sociologie*

*Université du Québec à Montréal, Montréal (Québec), Canada*